

» prié Dieu une dernière fois avec son confesseur, il fit venir
 » les meilleurs artistes de sa cour, et expira au milieu d'un
 » concert. »

Marie de Médicis, l'épouse adultère de Henri IV, la femme criminelle qui avait mérité d'être soupçonnée de l'assassinat de son mari, la reine qui ouvre la série des souverains qui gouvernèrent la France pendant le dix-septième siècle, avait protégé aussi les hommes de talent de son époque; ce qui prouve que l'amour des arts ne rend nullement les princes meilleurs, et que ce serait s'abuser étrangement que d'attribuer à de nobles sentiments les encouragements ou les distinctions qu'ils accordent aux sciences. Les souverains n'aiment les savants qu'en raison de la gloire qu'ils reflètent sur leur règne; ils n'aiment les artistes qu'en raison des jouissances qu'ils leur procurent. Ainsi donc, que les peuples cessent d'honorer dans leurs rois ce prétendu amour des arts qui n'est que le résultat d'un monstrueux égoïsme.

Marie de Médicis, fille du grand duc de Toscane et de Jeanne, archiduchesse d'Autriche, n'était pas très-belle, si l'on en juge par les portraits que nous en a laissés le peintre Rubens; au moral, c'était, suivant les historiens, une terrible princesse, implacable, fourbe, altière, vindicative, et si corrompue, qu'elle entretenait des favoris et des mignonnes pour satisfaire ses appétits luxurieux. Parmi les femmes qui avant son mariage avaient le privilège de prendre part à ses débauches, se trouvait en première ligne Léonore Dori, dite Caligai, la fille de sa nourrice, une jeune Italienne au tempérament de feu, qui avait su prendre un tel ascendant sur sa maîtresse, qu'elle réglait à son gré ses désirs, ses affec-

tions et ses haines. Léonore ayant épousé un certain Concino Concini, fils d'un notaire de Florence, fit admettre son mari dans l'intimité de Marie de Médicis; et le couple entra si avant dans ses bonnes grâces, qu'elle ne voulut plus se séparer ni de l'un ni de l'autre, même lorsqu'elle vint en France pour épouser Henri IV. Le jour de son arrivée à la cour, elle annonça au roi qu'elle voulait de l'or et des dignités pour la Galigai et pour Concini; et comme le prince lui représentait qu'il en avait à peine assez pour ses propres dépenses, elle simula des scènes de jalousie et s'emporta jusqu'à lever le bras sur son mari.

Quelques concessions de Henri IV parurent enfin avoir adouci le caractère irascible de Marie de Médicis, et les deux époux vécurent en apparence en assez bonne intelligence; la reine souffrit que son mari entretînt des maîtresses à la cour et qu'elles lui fussent même présentées; de son côté Henri IV permit que sa femme continuât ses relations avec le beau Concino Concini et le comblât de faveurs. De cet arrangement matrimonial, il résulta que la France eut à pourvoir de dotations, de charges et de bénéfices les enfants naturels du roi, et à fournir des apanages aux bâtards dont la reine augmentait chaque année la famille royale.

Malgré les charmes de cette existence indépendante, Marie de Médicis se fatigua de n'occuper que la seconde place dans le royaume; elle se rappela les beaux jours de Catherine de Médicis, et voulut à son exemple exercer l'autorité suprême. Pour cela, il lui fallait simplement être régente, être veuve!... Henri IV devait partir pour la guerre des Pays-Bas; elle se fit souple, caressante, et obtint du roi qu'elle fût couronnée

solennellement et sacrée en qualité de reine de France. Cette cérémonie eut lieu la veille du jour fixé pour le départ du roi, et se fit avec une pompe extraordinaire.

Voici la description que nous en a laissée un des auteurs du temps : « Sa majesté fut sacrée et couronnée le jeudi 13 mai » 1610, dans l'église de l'abbaye de Saint-Denis. On avait » élevé dans le sanctuaire un immense échafaud surmonté » d'un dais de velours semé de fleurs de lis d'or en broderie ; » les gradins étaient également couverts de velours cramoisi » à franges et à broderies d'or. A droite et à gauche on » avait construit deux autres échafauds magnifiquement or- » nés qui étaient destinés aux princes, aux chevaliers des » ordres du roi, aux gentilshommes de la chambre, aux » grands seigneurs, aux capitaines, aux ambassadeurs, aux » dames et damoiselles de la reine. Dans l'enceinte du maître » autel se trouvaient des sièges couverts de drap d'or pour » messieurs les cardinaux de Gondi, de Sourdis, du Perron, » pour les archevêques et les évêques ; près de l'autel, sur » une table magnifiquement préparée, étaient déposés les » grandes et les petites couronnes, le sceptre, la main de » justice et l'anneau royal ; de l'autre côté on voyait une » chaire magnifique pour le cardinal de Joyeuse, qui devait » officier ; enfin le parterre entier de l'église était couvert de » velours cramoisi surchargé de broderies d'or.

» Au matin, les princes, les seigneurs et les cardinaux se » rendirent au logis de la reine pour la conduire à l'église, » et la trouvèrent dans ses appartements, habillée en corset » surcot d'hermine, et autres vêtements royaux. Son manteau » était de velours semé de fleurs de lis d'or, fourré d'hermine

» et ayant la queue longue de sept aunes ; son ornement de » tête tout garni de pierreries, comme aussi son surcot qui » était enrichi de gros diamants, rubis et émeraudes d'un » prix inestimable.

» Le cortège se mit en marche dans l'ordre suivant : les » Suisses, vêtus de velours tanné, blanc, bleu et incarnat ; » les deux compagnies des cent gentilshommes, les uns vêtus » de satin tanné avec passements d'or, les autres ayant le » pourpoint de satin blanc, et les chausses de satin tanné ; » les gentilshommes de la chambre, chambellans et autres, » les chevaliers du Saint-Esprit, ayant tous leur grand ordre » suspendu au cou ; les clairons habillés de velours bleu ; les » hérauts revêtus de leurs cottes d'armes, les huissiers de » la chambre portant leurs masses. Puis suivaient les princes, » tous vêtus de diverses couleurs de toile d'or, la cape de » même couleur, le capuchon couvert de pierreries, avec la » toque dont les cordons n'étaient que perles et diamants. » Venait ensuite la reine, soutenue par messieurs les ducs » d'Orléans et d'Anjou ; la queue de son manteau portée » par mesdames les princesses de Condé et de Conti, la » douairière de Montpensier et la duchesse de Mercœur ; les » queues des manteaux de ces quatre princesses étaient aussi » portées par quatre comtes vêtus de toile d'argent, avec la » cape et la toque semée de pierreries. Après eux s'avan- » çaient Madame et la reine Marguerite, avec leurs man- » teaux couverts de fleurs de lis d'or et de broderies, dont » les queues étaient soutenues par des barons ; enfin venaient » les autres princesses et duchesses, dont les queues étaient » pareillement portées par des seigneurs de qualité. Toutes

» ces nobles dames ayant sur leur tête leurs cercles de duchesses enrichis de perles et de diamants.

» Madame Marie de Médicis pénétra dans le sanctuaire avec ce brillant cortège; puis elle fit sa prière et baisa un reliquaire qui lui fut présenté par le cardinal de Joyeuse, qui était revêtu des ornements pontificaux; après quoi elle monta sur le trône, pendant que les joueurs d'instruments faisaient retentir d'airs sacrés la voûte de l'église. Sa majesté fut ramenée devant l'autel par les premiers dignitaires ecclésiastiques; ensuite le cardinal de Joyeuse ayant pris la sainte ampoule des mains de deux évêques, versa l'onction sacrée sur la patène et en oignit la reine sur le chef et sur la poitrine, en disant : « Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, que cette onction d'huile te profite en honneur éternel! » Puis il prit l'anneau et le mit au doigt de la reine.

» — Un autre évêque lui ayant présenté le sceptre et la main de justice, il les remit également à la reine, il lui plaça la grande couronne sur le front sans l'attacher, mais la faisant soutenir par le dauphin et par Madame; enfin il remplaça cette couronne par une autre moins pesante, toute couverte de diamants, de rubis et de perles, et la fixant sur la tête de sa majesté, il prononça ces paroles : « Prends ce diadème de gloire et de liesse, afin que tu re-luises splendide et sois couronnée d'une félicité perdurable. »

» Le sacre et le couronnement étant terminés, la reine entendit la messe, communia, fit des largesses au peuple, et fut ramenée dans ses appartements en pareil ordre qu'elle avait été conduite à l'église. Un festin magnifique termina les cérémonies. Après quoi Henri IV et Marie de Médicis

» rentrèrent dans Paris par la porte Saint-Martin, et allèrent coucher au Louvre. »

On remarqua que le soir même de son sacre la reine eut des entretiens secrets avec Éléonore Galigai, avec Concino Concini, avec le duc d'Épernon, l'ancien mignon de Henri III, et avec plusieurs jésuites, ennemis secrets et implacables du roi : on n'a jamais su quels complots avaient été machinés dans ces conciliabules; seulement dès le lendemain il circula d'étranges bruits à la cour.

Plusieurs avis secrets furent adressés à Henri IV pour qu'il eût à se tenir en garde contre des assassins; le duc de Vendôme, le fils de la belle Gabrielle d'Estrées, vint même lui dire qu'un nommé Labrosse, qui faisait profession d'astrologie, l'avait supplié d'avertir le roi qu'on tenterait de l'assassiner le jour même, s'il sortait de son palais. Henri IV méprisa tous ces avertissements; néanmoins il ne laissa pas que d'en éprouver une certaine inquiétude; il congédia le duc de Vendôme, demeura seul dans sa chambre, se promena à grands pas, se jeta ensuite sur son lit pour prendre un peu de repos, et vers les quatre heures il se releva et appela quelqu'un pour demander des nouvelles de la reine. Un exempt des gardes de Marie de Médicis se présenta aussitôt, et après avoir répondu aux questions du roi, il ajouta : « Sire, votre majesté est morose et pensive; il serait bon qu'elle prit l'air, cela la réjouirait. » — « Eh bien, faites apprêter mon carrosse, » répliqua le roi. — Le duc d'Épernon s'offrit immédiatement pour accompagner le prince, et l'engagea à diriger sa promenade du côté de la porte Saint-Antoine, pour examiner les préparatifs des fêtes que la ville devait

donner à la reine lorsqu'elle reviendrait d'accompagner le roi pour célébrer sa rentrée dans Paris. Henri IV accepta, et moins d'un quart d'heure après, dans son propre carrosse arrêté par un embarras de voitures vers le milieu de la rue de la Ferronnerie, il recevait deux coups de couteau de la main de Ravallac dans la région du cœur.

Le duc d'Épernon souleva le roi, et voyant qu'il était mort, il fit rebrousser chemin vers le Louvre, et accourut annoncer la nouvelle de l'assassinat à Marie, « qui ne se montra ni surprise ni affligée de l'événement. » Ensuite, lui et le duc de Guise firent monter à cheval le plus de noblesse qu'ils purent pour forcer le lieutenant civil et le prévôt des marchands à fermer les portes de la capitale, à leur livrer les clefs. Enfin, par ordre de la reine, les chefs de troupes s'occupèrent de disperser les attroupements, et de faire publier dans tous les quartiers que le roi n'était que légèrement blessé. En même temps le duc d'Épernon investit le parlement à la tête des compagnies des gardes, entra dans la grand'chambre tout armé, et mettant la main sur la garde de son épée, il dit aux conseillers assemblés : « Messieurs, si avant » que je sois sorti de cette enceinte vous n'avez pas déclaré » madame la reine régente du royaume, je vous jure, par » mon honneur de gentilhomme, que j'arracherai cette épée » du fourreau pour en frapper ceux qui se montreront les ennemis de la couronne. Ne demandez pas à délibérer; il faut » que vous passiez immédiatement de la proposition à la » conclusion. »

Comme les membres du parlement gardaient un profond silence, il donna un signal, et des soldats se présentèrent

aux portes de la salle, prêts à faire main basse sur les récalcitrants. Il n'y avait pas à délibérer en effet; les conseillers cédèrent, et rendirent un arrêt portant : « que la reine Marie » de Médicis, mère du roi Louis XIII, était régente du » royaume, et en cette qualité investie de l'administration » des affaires pendant le bas âge dudit seigneur son fils, avec » toute puissance et autorité. »

Le président Blanc-Ménil et dix conseillers furent chargés, séance tenante, de porter cet arrêt au Louvre. Après avoir présenté à la reine leurs compliments de condoléance et le décret de régence, ils reconnurent Louis XIII comme leur légitime et naturel seigneur, et se retirèrent. Le soir même, la régente donna des gardes aux ambassadeurs et aux princes étrangers, et fit partir en poste de nouveaux gouverneurs de provinces, choisis dans ses créatures, pour faire reconnaître son autorité. Tout cela fut exécuté en moins de six heures; ce qui fit dire que tout avait été prévu et calculé à l'avance. Dès le lendemain, Marie de Médicis fit confirmer son titre de régente dans un lit de justice que tint son fils, âgé à peine de dix ans.

Ainsi quelques courtisans lâches et corrompus aidèrent une reine éhontée à dépouiller la nation d'un de ses droits les plus sacrés, celui de déférer la régence, droit dont avait été investie jusqu'à cette époque l'assemblée des états généraux. C'était une grande conquête faite sur le peuple; c'était un immense service rendu à la cause du despotisme; Marie de Médicis le comprit, et récompensa magnifiquement ceux qui l'avaient servie dans cette dangereuse circonstance. Le duc d'Épernon entre autres fut maintenu dans ses an-

ciennes dignités, gratifié de gouvernements, de pensions et de bénéfices si importants, que pour donner une idée de sa fortune, un historien du temps rapporte qu'il n'allait jamais au Louvre qu'avec une escorte de sept ou huit cents gentilshommes. En outre, comme le duc n'avait pu échapper au soupçon de complicité dans l'assassinat du roi, elle le couvrit de sa protection puissante, fit jeter dans les cachots de la Bastille deux personnes, une demoiselle de Coman et un capitaine nommé Lagarde, qui prétendaient avoir vu le duc d'Épernon déguisé en moine et causant avec Ravillac, et qui fournissaient des indications si précises que le parlement avait dû commencer une instruction à ce sujet. Marie de Médicis intervint, arrêta la procédure et fit interroger les deux prisonniers vendus à sa cause. Mademoiselle de Coman persista dans ses déclarations; mais le capitaine Lagarde consentit à rétracter les siennes. Deux jours après, l'infortunée demoiselle de Coman était trouvée morte dans son cachot, et le capitaine obtenait, au contraire, son élargissement de la Bastille, et recevait, pour prix de sa discrétion, une pension de six cents livres et le brevet d'une place à Paris.

Lorsque la régente vit son autorité bien affermie, elle ne craignit plus de mécontenter les ministres du feu roi; elle les chassa de la cour sans plus s'en inquiéter, et donna leurs places à ses favoris. Parmi ceux qui furent comblés outre mesure des faveurs de la reine, se trouvèrent naturellement Léonore Galigai, cette Italienne qu'on appelait à la cour la mignonnette de la reine, et son mari le beau Concino Concini, qu'on désignait ouvertement comme le père des enfants de madame Marie de Médicis.

L'orgueil et l'insolence de ce couple s'en accrut à tel point, que la Galigai en vint à interdire sa porte aux princes et aux princesses à certaines heures du jour. Saint-Simon raconte que le roi lui-même n'était pas à l'abri de ses caprices ni de ses boutades, et qu'un matin, comme il s'amusait à de petits jeux auprès de son lit, elle lui commanda durement de sortir de sa chambre et de la laisser dormir. Concino Concini prit les allures d'un grand seigneur, acheta le marquisat d'Ancre, se fit nommer successivement premier gentilhomme de la chambre, gouverneur de Normandie, ministre, quoiqu'il n'eût aucune connaissance des lois du royaume, et enfin maréchal de France, quoiqu'il n'eût jamais tiré l'épée.

Le favori bouleversa toute l'administration du royaume sous prétexte de réformes, il s'empara du maniement des finances, partagea avec la reine quarante millions qui étaient en réserve dans les caisses de Sully, et doubla les impôts pour subvenir aux dépenses de la cour. Cependant il n'osa pas licencier toutes les troupes qui avaient été levées par Henri IV; et pour donner une satisfaction à l'esprit national, il envoya le maréchal de la Châtre avec un corps d'armée en Allemagne pour aider le prince Maurice de Nassau à reconquérir sur l'archiduc Léopold la ville de Juliers, que revendiquaient le marquis de Brandebourg et le duc de Neubourg, alliés de la France.

Le prince de Condé, qui n'avait plus à redouter pour sa femme les poursuites d'un roi dissolu, rentra en France et vint immédiatement à la cour. Il fut d'autant mieux accueilli par Marie de Médicis, qu'elle craignait qu'il ne fit valoir des prétentions à la régence et qu'il ne suscitât des embarras à

son gouvernement; elle entra en pourparlers avec lui, et en échange de sa soumission elle lui assura une pension de deux cent mille livres et la propriété du magnifique hôtel de Gondi.

La régente affecta de changer tout le système politique suivi par Henri IV dans ses relations avec les puissances étrangères; elle rechercha l'alliance de l'Espagne, rappela les troupes qui guerroyaient dans les Pays-Bas, et abandonna l'alliance des princes protestants. Pour la politique intérieure elle suivit les mêmes errements, et sembla prendre plaisir à prodiguer les honneurs, les emplois et les richesses à ceux qui s'étaient montrés les plus hostiles à son mari, et se déclara l'ennemie implacable des réformés. Avec une telle conduite, la reine eut bientôt soulevé l'animadversion générale au dedans comme au dehors. Les seigneurs de la cour formèrent une cabale puissante, à la tête de laquelle se trouvaient César, duc de Vendôme; Alexandre, grand prieur de France, deux bâtards du roi défunt; Henri II de Condé et Henri de Mayenne, les fils de l'ancien chef de la ligue; les ducs de Longueville, de Nevers, de Rohan, de la Trimouille et le maréchal de Bouillon. Cette cabale avait pour but d'enlever la régence à Marie de Médicis et le titre de premier ministre à l'Italien Concino Concini.

Les protestants, de leur côté, se réunirent en armes, se cantonnèrent dans les provinces du Midi et entrèrent en pleine révolte. Le maréchal d'Ancre, qui était assuré de la faveur de Marie de Médicis, ne parut guère s'émouvoir de cette levée de boucliers; il affecta même plus d'audace et plus d'insolence qu'auparavant; et sous prétexte de venger l'autorité royale, il arma sept mille hommes à ses frais et les

envoya contre les rebelles. Ce dernier acte acheva d'exaspérer les esprits; chacun se récria contre les scandaleux abus qui existaient dans l'administration du royaume, et qui avaient fait du mari d'une femme de chambre venu en France sans aucun bien, un homme assez riche pour lever une armée à ses frais. Des clameurs s'élevèrent de toutes parts contre l'Italien, et une multitude de suppliques furent adressées à la reine pour réclamer l'expulsion de ce misérable.

Marie de Médicis, qui était plus entichée que jamais de la favorite et de son amant, repoussa toutes les réclamations et maintint le maréchal d'Ancre au pouvoir. Celui-ci ne garda plus alors de mesures dans sa conduite à l'égard de ses ennemis comme envers le roi lui-même; il ne se contenta pas de lui enlever toute autorité, il voulut s'assurer de sa personne, lui défendit de sortir de Paris, et ne lui permit aucune distraction, si ce n'est de faire des promenades aux Tuileries; enfin il le traita avec une telle sévérité, qu'il donna lieu d'accréditer le bruit déjà trop répandu qu'il était le père du roi de France.

Pendant que Concini agissait ainsi, les seigneurs confédérés inondaient la France de leurs manifestes contre la régente et contre son ministre, et entraînaient d'importantes défections dans le parti de la cour. Marie de Médicis s'effraya alors de la tournure que prenaient les choses; et pour prévenir de plus grands malheurs pour son cher Concini, elle résolut de gagner à sa cause les principaux membres de la cabale en leur abandonnant une partie des domaines de la couronne et en leur offrant le partage des dépouilles du peuple. Des princes ne pouvaient refuser de semblables pro-